

DESCARTES ET LA COMPAGNIE DE JESUS

MENACES ET AVANCES *

(1640 - 1646)

AVANT de nous séparer des *Méditations* et des *Principes*, il ne sera pas sans profit de jeter un coup d'œil d'ensemble sur le chemin parcouru. Pour les faits déjà relatés, on se contentera de les rappeler brièvement ou d'y faire une simple allusion.

Le but de Descartes était de détrôner Aristote et de prendre sa place dans les Ecoles. «Aristote régnait sur l'enseignement, et dans l'enseignement régnaient les Jésuites. Pour que sa Philosophie se répandît et se substituât à celle de l'Ecole, il lui fallait absolument mettre la Compagnie de son côté; seuls, les Jésuites, avec leurs Collèges puissants et leurs attaches nombreuses dans les Universités, pouvaient déterminer le triomphe rapide et sûr de la nouvelle philosophie». (1)

* El P. P. Gastón Sortais, de la Compañía de Jesús (1852-1926), ha dejado una obra notable. Sin referirnos a sus estudios literarios y artísticos, que llenan más de diez tomos, sus trabajos filosóficos han llamado desde luego la atención del público, como que tienen la estampa de un maestro y especialista. Entre todas, tienen gran relieve sus dos obras *Traité de Philosophie* en dos grandes volúmenes, y sobre todo la importante *Histoire de la Philosophie moderne depuis Bacon jusqu'à Leibniz*, la cual infelizmente el autor no pudo terminar. Solamente aparecieron los dos primeros tomos en los que se estudia con abundancia de pormenores y una precisión notable, verdaderamente sin ejemplo hasta entonces: Bacon, Gassend, Hobbes. El tomo tercero que debía comprender: «Los principios del deísmo en Inglaterra», la «escuela platónica de Cambridge» y en fin «Descartes», estaba completamente terminado al morir el autor. El trabajo que hoy publica ESTUDIOS es uno de los capítulos de la parte enteramente inédita de este tomo tercero, consagrada a Descartes. Debemos dejar constancia de nuestra gratitud al R. P. Pedro Descoqs, director de la Biblioteca de la Casa de estudios filosóficos de los Jesuitas en Jersey, y autor él mismo de importantes trabajos filosóficos de gran valor. A su espíritu de colaboración debemos el poder publicar el estudio que sigue.

(1) E. GILSON, *La Liberté...* Part. II, Ch. IV, p. 321. L'auteur a très bien raconté les péripéties de «cette rude bataille à livrer à Aristote». Cf. *Ibidem*, Ch. IV, V, VI, p. 321-396. Cf. aussi, H. GOUHIER, *La Pensée religieuse...*, Partie I, Ch. IV, p. 114-127.

Pour atteindre ce but, Descartes employa successivement deux tactiques différentes que lui dictèrent les circonstances. Son premier plan fut un plan de guerre. Il songea d'abord à rédiger un cours de Philosophie «à l'usage des classes (*ad Scholarum usum*)» (2), suivi d'un «Cours de Philosophie ordinaire», dont il ferait la critique dans des Notes. La victime choisie fut le Père Eustache de Saint-Paul. Descartes se mit à l'œuvre sans retard. Mais il fallait, au préalable, se procurer un passe-port, qui permît au nouveau Cours de pénétrer, en dépit des résistances intéressées, dans les Collèges et les Universités.

Descartes pensa qu'une approbation donnée par les Docteurs de Sorbonne aux *Méditations* qu'on venait d'imprimer, pourrait «extrêmement servir à ses desseins». L'ouvrage fut présenté aux Docteurs après le 4 Mars 1641. (3) Les amis du philosophe, surtout Gibieuf et Mersenne, se remuèrent beaucoup pour obtenir l'approbation si vivement désirée. Ils avaient si grande confiance dans le succès de leurs démarches, que le livre, imprimé d'avance, parut avec cette mention pleinement rassurante: *Cum Privilegio et Approbationes Doctorum*. Mais, en réalité, le «Cor de la Sorbone» refusa d'approuver les *Méditations*. Mersenne transmit à Descartes la fâcheuse nouvelle. Celui-ci, dans sa réponse, affecta pour son œuvre un détachement peu vraisemblable. «J'ai fait, en la publiant (sa *Métaphysique*), ce à quoy je pensois être obligé pour la gloire de Dieu, la décharge de ma Consciencie» (4). Le ton méprisant dont il parle de ceux qui lui ont fait opposition par leurs «impertinentes objectionnes» (5) laisse deviner une cruelle déception et un secret ressentiment. «C'était, en effet, la ruine de tous ses plans. Sans une approbation officielle des Docteurs de la Sorbonne, il eût été imprudent d'entrer en guerre ouverte

(2) DESCARTES, *Epistola ad Patrem Dinet*, T. VII, p. 577, l. 19.

(3) Descartes à Mersenne, 4 Mars 1641, T. III, p. 328-329, l. 28.

(4) (5) Descartes à Mersenne, Septembre 1641, T. III, p. 346-437; p. 437, l. 4.

avec la Compagnie de Jésus». (6) Force lui fut donc, pour arriver à son but, de renoncer à combattre la «Philosophie ordinaire» et de changer de tactique.

Son projet belliqueux s'était, d'ailleurs ébruité et les Jésuites en avaient eu vent. À propos d'une visite que le Père Bourdin avait faite à Mersenne, Descartes écrivait, le 22 Décembre 1641, à ce dernier: «Je croy bien que son Provincial l'a envoyé pour vous demander s'il estoit vrai que j'écrivisse contre eux...» (7). Au cours de l'entrevue, Bourdin montra à Mersenne un Traité où il prétendait avoir prouvé que tout ce qu'avait dit Descartes dans ses *Méditations* était «faux ou ridicule ou, du moins, inutile». Puis, il proposa un compromis: si Descartes s'engage à ne rien écrire contre les Jésuites, lui, de son côté, promet de ne pas publier le Traité, mais de l'envoyer au Philosophe sans que personne le sache, sauf Mersenne (8). Il ajouta, enfin, qu'il y allait de l'intérêt de Descartes, «car les Jésuites pourraient aisément le perdre de réputation à Rome et partout» (9).

En transmettant à Descartes le résumé de cet entretien, Mersenne lui manifesta sa crainte de le voir s'aventurer dans une polémique dangereuse. Dans sa réponse, notre philosophe affiche la plus belle assurance, priant Mersenne «de ne craindre pour lui aucune chose» (10). Mais ces airs de bravoure sont démentis par cette déclaration inattendue: il a «entièrement perdu le dessein de réfuter» leur Philosophie «si absolument et si clairement détruite par le seul établissement de la sienne...» (11).

Ce n'était, là, qu'un prétexte, une parade pour sauver les apparences. Nous connaissons la raison décisive. En même temps que la lettre française déjà citée, Descartes envoyait à Mersenne une lettre latine destinée à passer sous les yeux, non seulement du Père Bourdin, mais du Père

(6) E. GILSON, *La Liberté...* p. 325.

(7) *Descartes à Mersenne*, 22 Décembre 1641, T. III, p. 470, l.2.

(8) (9) *Reverendo Patri M. Mercenno R. Descartes S. D.* 22 Décembre 1641, T. III, p. 465, l.13 et p. 467, l.3.

(10) (11) *Descartes à Mersenne*, 22 Décembre 1641, T. III, p. 470, l.17 et l.10.

Provincial. En revanche, il annonçait ouvertement qu'il était en train de composer une «Somme de Philosophie» sans doute bien différente en beaucoup de points de l'enseignement donné dans les classes, mais uniquement inspirée par l'amour de la Vérité, sans aucun esprit de contradiction ⁽¹²⁾.

Ce qu'il n'avouait pas aux Jésuites, il le confiait à Mersenne: réservant l'avenir, il n'a voulu «leur rien promettre» ⁽¹³⁾, car s'ils cherchaient à «s'opposer à ses desseins, ils l'obligeroient d'examiner quelqu'un de leurs Cours, et de l'examiner de telle sorte que ce leur serait une honte à jamais.» ⁽¹⁴⁾ Pure bravade pour intimider l'adversaire! Descartes y reviendra.

En réalité, le projet primitif, véritable machine de guerre, est bel et bien abandonné. Tout se réduira à une *Somme de Philosophie* qui finalement s'appellera: *Principia Philosophiæ*. Le but reste le même: faire pénétrer sa Philosophie dans les Collèges. Seuls, les moyens seront changés. La menace d'un coup de force n'a pas réussi. Descartes va recourir à la douceur et à la ruse, sans renoncer à faire jouer la crainte. Mersenne, en conséquence, prévient les Jésuites: «...Je vous prie de ne leur pas donner parole que je ne prendray point un de leurs Cours de Philosophie pour en montrer les erreurs; car, au contraire, je veux bien qu'ils sachent que je le feray si je le juge utile à faire connoître la vérité...» ⁽¹⁵⁾

Et, pour bien marquer que, lui, ne redoutait pas le *Traité* dont le P. Bourdin l'avait menacé, ⁽¹⁶⁾ il en réclama l'envoi et le publia sous le titre de *Septièmes Objections*, en l'accompagnant de ses *Réponses* ⁽¹⁷⁾.

(12) R. Patri Mercenno, 22 Dec. 1641, T. III, p. 465, 1.3.

(13) (14) Descartes à Mersenne, 22 Déc. 1641, T. III, p. 470, 1.14-15 et 1.20.

(15) Descartes à Mersenne, 19 Janvier 1642, T. III, p. 481, 1.9.

(16) Descartes à Mersenne, 22 Décembre 1641, T. III, p. 466-467, 1.24.

(17) DESCARTES, *Epistola ad Patrem Dinet*, t. VII, p. 566, 1.4. Il estime que cet envoi ne fut pas spontané, mais fait sur l'ordre du Provincial. «Je me tiens extrêmement obligé au Père Dinet de la franchise et de la prudence qu'il a témoignée en cette occasions». (Descartes au Père Vatier, 17 Novembre 1642, T. III, p. 596, 1.16).

Jusques là, Descartes avait dit bien haut, qu'il considérait les attaques du Père Bourdin comme représentant l'opinion de toute la Compagnie. Désormais, il va s'appliquer à séparer le Père Bourdin du reste de l'Ordre, car il voit son intérêt à ce que la critique d'un seul ne passe pas pour la pensée de tous. Aussi «dans une lettre d'une importance capitale sur ce point» ⁽¹⁸⁾, adressée au Provincial de Paris «le Très Réverend Père Dinet» ⁽¹⁹⁾, qu'il avait eu comme Préfet des Etudes à La Flèche, Descartes essaie de justifier une volte-face qui lui semble nécessaire: «Sachant, lui écrit-il, l'étroite union des esprits qui a coutume d'exister entre tous les vôtres, je ne pensais pas, en recevant la Dissertation du R. P. Bourdin, avoir le sentiment d'un seul, mais le jugement équitable et soigneusement pesé de toute la Compagnie. Mais sa lecture me jeta dans une grande stupéfaction, et je reconnus que je devais m'en faire une tout autre idée. Car, assurément, si cette Dissertation venait d'un Auteur animé du même esprit que toute votre Compagnie, on y verrait plus, ou du moins autant, de bienveillance, de douceur et de modestie que dans les écrits des particuliers sur le même sujet. Mais, si on la compare avec les objections des autres contre mes Méditations, il n'est personne qui ne croie qu'elles émanent plutôt de Religieux; cette Dissertation, au contraire, a été rédigée avec tant d'aigreur qu'un particulier, même si des vœux spéciaux ne le pous-

(18) E. GILSON, *La Liberté...* p. 327. Elle est encore d'une importance capitale à un autre point de vue: elle atteste la confiance inconfusable que Descartes avait en lui-même, car, sans se laisser, il répète avec une candeur déconcertante que la vérité est uniquement de son côté.

(19) *Admodum Reverendo Patri, Patri Dinet, Societatis Jesu, Praeposito Provinciali per Franciam* RENATUS DESCARTES S. D. Cf. T. VII, p. 563-603. Cette lettre parut en 1642, à Amsterdam, chez Louis Elzevier, à la suite des *Objectiones Septimae*, p. 139-212. On en trouve la traduction dans *Oeuvres de Descartes*, Edit. Cousin, T. IX, p. 3 - 61. La France était alors divisée administrativement, pour les Jésuites, en cinq Provinces. Aussi, avons-nous traduit *Provinciali per Franciam* par Provincial de Paris. En latin il n'y a pas d'équivoque, parce que *Francia* veut dire l'Ile-de-France, où se trouve Paris. Ce serait donc une erreur de traduire: Provincial de France (expression qui équivaldrait au latin: *Provinciali Galliae*), car ce serait dire qu'il n'y a encore qu'une seule province en France. Or, on en comptait alors cinq: les Provinces de Paris, de Champagne, d'Aquitaine, de Toulouse et de Lyon.

sent pas à la pratique de la vertu plus que le reste des hommes, ne pourrait décemment écrire de la sorte.» (20)

Descartes proteste qu'il n'aurait pas relevé les injures du Père Bourdin, ni signalé ses erreurs, s'il n'y allait de l'honneur de la Compagnie et des intérêts de la Vérité. «Comme, en effet, le R. P. Bourdin enseigne la Mathématique dans votre Collège de Paris, qu'on peut regarder comme le premier Collège du monde, et que j'ai la réputation de m'appuyer spécialement sur la Mathématique, il n'est personne, dans toute votre Compagnie, qui ait plus d'autorité pour attaquer mes opinions; pareillement aussi il n'est personne dont les erreurs en cette matière pourraient plus facilement vous être attribuées à tous, si je le spassais sou silence. (21)

Car beaucoup se persuaderaient que lui, entre tous les membres de votre Corps, a été choisi pour porter un jugement sur mes œuvres; c'est pourquoi lui seul mérite, en ce point, autant de créance que vous tous ensemble et l'on ne doit pas juger autrement de vous que de lui-même.» (22)

(20) ...Cum scirem quam arcta soleat esse inter omnes vestros animorum conjunctio, non unius R. P. (Bourdin) Dissertationem, sed totius Societatis æquum et accuratum de opinionibus meis judicium habere me arbitrabar. Ubi vero illam legi, plane obstupui et longe aliud mihi de ipsa credendum esse cognovi. Nam sane, si profecta esset ab Authore qui eodem spiritu quo tota vestra Societas regeretur, major aut saltem non minor in ea benignitas, et mansuetudo, et modestia, quam in privatorum eadem de re scriptis appareret: at contra, si cum aliorum in meas Meditationes objectionibus conferatur, nemo non credet illas potius a Religiosis lactas, hanc autem tanta acerbitate scriptam esse ut ne privatum quidem et nullis specialibus votis magis quam reliquos homines ad virtutem impulsam, decere possit. (*Epistola ad P. Dinet*, T. VII, p. 564, l.13).

(21) Il faut rappeler que la lettre au Père Dinet fait suite, dans le même volume, aux *Objections* du P. Bourdin avec les *Réponses* de Descartes.

(22) Sed, cum R. P. (Bourdin) Mathesim doceat in vestro Collegio Parisiensi quo spectari potest ut primarium totius orbis terrarum, Mathesis autem sit facultas, quâ ego præcipue uti dicor: ut nullus est in totâ vestrâ Societate qui auctoritate sua plus possit ad meas opiniones impugnandas, ita nullus etiam est cujus errores eâ in re admissi facilius vobis omnibus tribuerentur, si de ipsis tacerem.

Multi enim sibi persuaderent illum unum ex universo vestro corpore fuisse delectum ad judicium de meis ferendum, ideoque non minus ei soli, quam vobis omnibus sumptis, hac de re credi oportere, nec etiam aliter de vobis, quam de ipso, esse judicandum. (*Epistola ad P. Dinet*, T. VII, p. 571, l.12).

Les attaques du R. P. Bourdin contre mes *Météores*, poursuit Descartes, ont eu cette conséquence que vos Professeurs de Philosophie, qui, chaque année, enseignent cette matière, s'en rapportant à son jugement défavorable, se sont abstenus de lire l'ouvrage. Tant que ses critiques n'ont porté que sur mes écrits traitant de Physique ou de Mathématique, je m'en suis peu soucié ! Mais, quand il s'en prend aux principes métaphysiques par lesquels j'ai démontré l'existence de Dieu et la distinction réelle de l'âme d'avec le corps, et s'efforce de les détruire, non par des raisons, mais par des sophismes, je pense qu'aucun homme de bien ne sera choqué en me voyant défendre de tout mon pouvoir ce vérités si importantes.» (23)

Descartes annonce ensuite au P. Dinet son intention de publier «dans un an ou deux» (24) sa Philosophie qu'il compose selon «un ordre et dans un style mieux approprié à l'usage scolaire que le *Discours de la Méthode*. (25).

Pour lui préparer les voies, il s'empresse d'aller au devant des objections; cette Philosophie ne présente aucune garantie de vérité, fera naître dans l'Eglise des hérésies nouvelles et jettera le trouble dans les Universités et les Ecoles. Il répond à tout avec assurance. Dans sa Philosophie «il n'y a rien qui ne soit ancien» (26), car toutes ses déductions sont tirées de principes qui ont été communément admis par tous les Philosophes. Quand il promet d'apporter la vérité, il ne demande pas à être cru sur parole. Qu'on en juge par les Essais déjà publiés: «Je n'y ai pas traité une question ou deux, mais un très grand nombre qui n'avaient point encore été expliquées par personne avant moi. Et quoique jusqu'ici beaucoup aient regardé mes écrits de travers et en ont tenté la réfutation de toutes les manières, ce-

(23) DESCARTES, *Epistola...*, T. VII, p. 573, 1.3-20.

(24) (25) DESCARTES, *Epistola...*, T. VII, p. 574, 1.21-22; p. 577, 1.19-20.

(26) *Addo etiam quod forte videbitur esse paradoxum, nihil in eâ Philosophiâ esse, quatenus censetur Peripatetica et ab aliis diversa, quod non sit novum; nihilque in meâ, quod non sit vetus* (*Epistola...*, T. VII, p. 580, l. 16). Descartes a également soutenu ce «paradoxe» dans les *Principes* et dans une lettre au P. Charlet.

pendant personne, que je sache, n'a réussi à y découvrir quelque erreur.» (27) Pour ce qui concerne la Théologie, «je l'avance sans crainte: tous les enseignements de la Religion peuvent être expliqués aussi bien, et même plus facilement, d'après mes principes que par ceux généralement reçus.» (28) Et, comme preuve, il cite l'explication de la permanence des espèces eucharistiques qu'il a donnée à la fin des *Quatrièmes Objections*. Enfin, la paix des Ecoles n'a rien à craindre; bien au contraire. Car, si l'on adopte des opinions vraies, telles que les siennes, leur claire perception enlèvera tout sujet de doute et de dispute (29).

Descartes termine cette longue épître en priant le P. Dinet de lui faire connaître si lui et les siens approuvent le projet de publication dont il l'a entretenu. Car, «comme je ne doute pas que le parti, auquel votre Compagnie se rangera, ne doive l'emporter sur l'autre, vous m'obligeriez souverainement si vous vouliez bien me mander votre pensée et celle des vôtres. De la sorte, comme ci-devant je vous ai toujours honorés et respectés, ainsi, dans cette affaire, que je pense être de quelque importance, je n'entreprendrai rien sans votre avis favorable.» (30)

Le Père Dinet ne pouvait évidemment ni approuver ni blâmer une Philosophie qui n'existait encore qu'en projet.

Descartes eut le bon goût de se montrer satisfait, si l'on en juge parce qu'il écrit, le 4 Janvier 1643, à Mersenne: «La

(27) Addo me nolle ut mihi credatur de veritate eorum quae promitto, sed ut ex iis Speciminibus quae jam dedi judicetur. Non enim ibi unam aut alteram, sed plus sexcentis quaestionibus explicui, quae si a nullo ante me fuerant explicatae; ac quamvis multi hactenus mea scripta transversis oculis inspexerint modisque omnibus refutare conati sint, nemo tamen, quod sciam, quicquam non verum potuit in iis reperire. (*Epistola...*, T. VII p. 579, l.19).

(28) Quantum ad Theologiam... omnino profiteor nihil ad religionem pertinere, quod non aequè ac etiam magis facile explicetur per mea principia, quam per ea quae vulgo recepta sunt. (*Epistola...*, T. VII, p. 581, l.3).

(29) DESCARTES, *Epistola...* T. VII, p. 581-582, l.25.

(30) Cumque non dubitem quin ea pars, in quam Societas tua se flectet, alteri debeat praeponderare, summo me beneficio afficies, si tuae tuorumque sententia monere velis: ut, quemadmodum in reliqua vitâ vos semper praecipue colui et observavi, sic etiam hac in re, quam alicujus momenti esse puto, nihil nisi vobis faventibus suscipiam. Vale. (*Epistola...*, T. VII, p. 603, l.17).

lettre que vous m'avez envoyée vient du P. Dinet qui me mande qu'il est heureusement arrivé à Rome ⁽³¹⁾, qu'il a fait voir ma dernière lettre (sans doute celle qu'on vient d'analyser) au P. Charlet, que mi chérit et estime, que cete lettre est digne de moi et de ma générosité, et que le P. Charlet m'escrira ces (sic pour ses) sentiments touchant mes estudes et mes affections pour luy et pour eux. Voyla tout ce qu'elle contient, et pour ce qu'elle n'est accompagnée d'aucune lettre du P. Charlet, je juge qu'ils ne se veulent point déclarer, ny pour ny contre, jusques à ce que ma Philosophie soit publiée; en quoi je les louë.» ⁽³²⁾

Descartes s'applique à entretenir de bonnes relations, non seulement avec des personnages influents comme les Pères Dinet et Charlet, mais aussi avec d'autres Pères, le P. Vatier notamment, dont il avait reçu une lettre qui «n'est, écrit-il à Mersenne, que pour l'obliger», «car il y tesmoigne fort estre de mon party et dit qu'il a désavoué de cœur et de bouche ce qu'on avait fait contre moy, et ajouste encore ces mots: *Je ne scaurais m'empescher de vous confesser que, suyvant vos principes, vous expliquez fort clairement le mystère du Saint Sacrement de l'Autel, sans aucune entité d'accidentes.*» ⁽³³⁾

En remerciant le Père Vatier de sa chaleureuse sympathie ⁽³⁴⁾, Descartes, craignant sans doute qu'elle ne vienne à se refroidir, s'efforce de justifier son attitude violente à l'égard du P. Bourdin: «Je vous supplie très humblement de croire que ce n'a esté qu'avec une très grande répugnance que j'ay répondu à ces septièmes objections qui précèdent

(31) Le P. Dinet, ayant achevé son temps de Provincialat, fut remplacé, le 28 Février 1642, par le R. P. Filleau (Cf. T. III, p. 596, l.19). Il trouva à Rome le R. P. Charlet, toujours assistant de France.

(32) Descartes à Mersenne, 4 Janvier 1643, T. III, p. 609, l.4. Descartes dit encore à Mersenne: «Je juge bien qu'on a imposé silence au P. Bourdin, pour attendre ma Philosophie.» (Lettre du 23 Mars 1643, T. III, p. 639, l.3.)

(33) Descartes à Mersenne, 17 Novembre 1642, T. III, p. 591, l.2.

(34) Descartes écrit à Mersenne, le 23 Mars 1643: «Si cependant vous en avez occasion, je seray bien aise que le Père Vatier sache que je l'estime et honore beaucoup...» (T. III, p. 638, l.13).

ma lettre au R. P. Dinet, laquelle vous avez veuë; et il m'y a fallu employer la mesme résolution qu'à me faire couper un bras ou une jambe, si j'y avois quelque mal auquei je ne sceusse point de remède plus doux; car j'ay toujours eu une grande vénération et affection pour vostre Compagnie.» (35)

Vers le même temps, Descartes découvre ou se rappelle à propos qu'il a, dans la Compagnie, un parent par alliance, du côté de la femme de son frère aîné, M. de la Bretaillière, (36). Ce Père «est particulièrement versé dans les Mathématiques», et réside sans doute à Paris, puisqu'il lui fait cette prière: «...J'oserais vous supplier de me vouloir mettre en ses bonnes grâces» (celles du P. Bourdin) si je pensois que ce fust une chose possible» (37). C'est, du moins, pour lui une excellente occasion de séparer le Père Bourdin du reste de la Compagnie: «...Je veux seulement vous protester qu'en ce qui s'est passé entre luy et moy, je ne le considère, en aucune façon, comme estant de vostre Compagnie, à laquelle j'ay une infinité d'obligations qui ne peuvent entrer en comparaison avec le peu en quoy il m'a désobligé.» (38)

Pendant que s'achevait l'impression des *Principes*, Descartes reçut d'un Jésuite de La Flèche, qu'il ne connaissait pas, une lettre qui le combla de joie. Ce Père étudiait alors l'athéologie et s'appelait Denis Mesland. (39) C'était un jésuite de plus gagné à sa cause et ce fut l'origine d'une profonde amitié. Le philosophe lui en donna une preuve touchante lorsque ce fidèle disciple quitta la France pour

(35) Descartes au P. Vatier, 17 Novembre 1642, T. III, p. 595-596, 1.25.

(36) Cf. BAILLET, *La Vie...*, T. II, p. 173-174.

(37) (38) Descartes au P..., 1643, T. IV, p. 66, 1.15,21. Sur la date de 1643, Cf. *ibidem*, p. 65.

(39) DENIS MESLAND, né le 3 Mars 1615 à Orléans, entra au noviciat des Jésuites à Paris le 12 Novembre 1630, étudia la Théologie à La Flèche de 1641 à 1645, s'embarqua en 1646 pour la Mission de la Martinique et mourut à Santa Fé, dans la Nouvelle Grenade, le 18 Janvier 1672 ou 1674. Cf. *Oeuvres de Descartes*, T. IV, p. 669. Le Père Mesland devait avoir 29 ans quand il entra en relations avec Descartes.

aller aux Misions (40). Le P. Mesland avait lu les *Méditations* et fut si charmé qu'il avait «pris la peine de les accommoder au stile dont on a coutume de se servir pour enseigner.» Rien ne pouvait être plus agréable à Descartes, parce que cette sorte de Manuel favorisait le dessein, qu'il poursuivait inlassablement de pénétrer dans les Ecoles. (41) Cela explique la bienveillance, sans doute excessive, de son appréciation: «Je scay qu'il est très mal aisé d'entrer dans les pensées d'autrui, et l'expérience m'a fait connoître combien les miennes semblent difficiles à plusieurs; ce qui fait que je vous ay grande obligation de la peine que vous avez prise à les examiner; et je ne puis avoir que très grande opinion de vous, en voyant que vous les possédez de cette sorte, qu'elles sont maintenant plus vôtres que miennes. Et les difficultez qu'il vous a plus me proposer, sont plutôt dans la matière et dans le défaut de mon expression, que dans aucun défaut de votre intelligence, car vous avez joint la solution des principales. Mais je ne lairrai pas

(40) «J'ay leu avec beaucoup d'émotion l'adieu pour jamais que j'ay trouvé dans la lettre que vous avez pris la peine de m'escire», etc. (*Descartes au P. Mesland*, 1646, T. IV, p. 345-346). C'est de 1646 qu'il faut dater cette lettre puisque c'est en 1646 que le Père s'embarqua. BOUILLIER dit que le P. Mesland fut «envoyé dans les missions chez les Sauvages, peut-être en raison de son goût trop vif pour la philosophie nouvelle». (*Histoire...*, T. I, Ch. XXI, p. 435). M. ADAM, moins réservé, affirme «qu'il fut éloigné, pour ne pas dire exilé, de France et même d'Europe, sans retour.» (*Vie...*, p. 445). C'est oublier que, pour tout Jésuite digne de sa vocation, le poste de missionnaire est un poste d'honneur. Le P. DE ROCHEMONTEIX assure que le P. Mesland «avait demandé et obtenu les missions lointaines» (*Le Collège Henri IV*, T. IV, p. 78). La vérité est probablement la suivante: le P. Mesland aura demandé les missions, et ses Supérieurs, ne voyant pas sans inquiétude son enthousiasme pour la philosophie nouvelle, auront volontiers acquiescé à son désir. Le zèle qu'il déploya dans cette longue (26 ou 28 ans, selon qu'on place sa mort en 1652 ou 1654) et pénible carrière apostolique est, semble-t-il, un sûr indice de la spontanéité et de la sincérité de sa demande.

(41) «Si le témoignage de Monsieur de Beaune suffit pour faire valoir ma Géométrie, encore qu'il y en ait peu d'autres qui l'entendent, je me promets que celui du Révérend Père Mesland ne sera pas moins efficace pour authentifier mes *Méditations*, veu principalement qu'il a pris la peine de les accommoder au stile dont on a coutume de se servir pour enseigner (c'est-à-dire en procédant par thèses et en se servant de la forme syllogistique), de quoy je lui ay une très-grande obligation.» (*Descartes au P. Grandamy*, alors recteur du collège de La Flèche, 2 Mai 1664, T. IV, p. 122, l. 14).

de dire icy mes sentiments de toutes.» (42) Ces difficultés, qui portent surtout sur la liberté, montrent en effet la pénétration du P. Mesland. Notre philosophe s'emploie, avec une bonne grâce parfaite, à les résoudre une à une. (43)

Le P. Mesland avait encore l'ardeur de la jeunesse, qui, d'ordinaire, ne se donne pas à moitié. Descartes en avait été si touché que, dans la lettre suivante, (44) il renchérit encore sur les éloges précédents: «...En les expliquant (mes raisonnements), vous avez eu soin de les faire parroistre avec toute leur force, et d'interpréter à mon avantage plusieurs choses qui auroient pu estre perverties ou dissimulées par d'autres. C'est en quoy je reconnois particulièrement vostre franchise et voy que vous m'avez voulu favoriser. Je n'ay trouvé pas un mot dans l'escrit qu'il vous a plû me communiquer, auquel je ne souscrive entièrement; et bien qu'il y ait plusieurs pensées, qui ne sont point dans mes Méditations, ou du moins qui n'y sont pas déduites de la même manière, toutefois il n'y en a aucune que je ne voulusse bien avouer pour mienne» (45). Cette approbation était singulièrement flatteuse et encourageante pour son jeune correspondant.

Aussi ne manqua-t-il pas de soumettre à Descartes les quelques objections que lui avaient suggérées la lecture des *Principes*. Il était en partance pour les Missions. C'est pour cela, peut-être, que notre philosophe lui répondit brièvement. (46) On devine la peine que lui cause le départ d'un disciple aussi confiant lorsqu'on se rappelle à quel point il le prisait: «Je vous puis assurer, écrit-il au Père Noël, que

(42) (43) *Descartes au P. Mesland*, 2 Mai 1644, T. IV, p. 111, 1.2; p. 111-120.

(44) Cette lettre fait allusion à l'envoi de l'abrégé des *Méditations* en style scolastique qu'avait composé le P. Mesland. Cf. T. V, p. 162-163, 1.5. Datée du 22 Octobre 1644, Descartes constate qu'il ne l'a reçue que le 1er. Février 1645.

(45). *Descartes au P. Mesland*, 9 Février 1645, T. IV, p. 163; 1.5.

Le reste de la lettre est consacré à donner des éclaircissements sur la manière dont Descartes explique la transubstantiation. Cf. *Ibidem*, p. 163-175. Le P. Mesland demanda encore quelques explications et Descartes lui répondit. Cf. T. IV, p. 346-348, 1.27. Nous aurons occasion de revenir sur cette question délicate.

(46) *Descartes au P. Mesland*, 1646, T. IV, p. 346-348, 1.8.

le livre d'instances de Monsieur Gassendy ⁽⁴⁷⁾ ne m'a jamais tant déplû, que m'a plû le jugement qu'en fit le R. P. Mesland, avant qu'il s'en allast aux Indes. Car il m'écrivit qu'il l'avait tout leu en fort peu de temps, pour ce qu'il n'y avait rien trouvé contre mes opinions, à quoy il ne peust aisément répondre.» ⁽⁴⁸⁾

Au temps même où il correspondait avec le P. Mesland, Descartes entretenait aussi d'excellentes relations avec le R. P. Grandamy ⁽⁴⁹⁾, pour lors Recteurs du Collège de La Flèche. Il lui annonce son intention «d'aller dans peu de temps» en France et ajoute: «Et s'il m'est aucunement possible, je ne manquerai pas de me donner l'honneur de vous y voir; car je seray ravi de retourner à La Flèche...» ⁽⁵⁰⁾

Descartes «tint parole. Cette année même, 1644, il se rendit à La Flèche, où il reçut la plus cordiale hospitalité et où il revit avec un plaisir extrême sa chambre, les classes, la salle des Actes, la chapelle, le parc. Il voulut tout visiter.» ⁽⁵¹⁾ Il y rencontra le P. Mesland. Mais ce disciple ardent de-

(47) GASSEND, *Disquisitio Metaphysica seu Dubitationes et Instantiae adversus Renati Cartesii Metaphysicam, et Responsa*, Amsterdam, 1644 Cf. T. II de cette Histoire, p. 51-56.

(48) Descartes au Père Noël, 14 Décembre 1646, T. IV, p. 585-586, l. 17.

(49) JACQUES GRANDAMY, né à Nantes le 19 Novembre 1588, entra au noviciat le 8 Novembre 1607, enseigna les Belles Lettres, la Philosophie et la Théologie (6 ans), s'adonna à l'Astronomie, fut Recteur des Collèges de Bourges, de Rennes, de La Flèche, de Tours et de Rouen et mourut à Paris, le 12 Février 1672. Cf. SOMMERVOGEL, *Bibliothèques*, T. III, col. 1668-1670. Le P. Grandamy avait inventé «une aiguille qui ne décline point». Le P. Mersenne fit part de cette invention à Descartes qui s'y intéressa. (Descartes à Mersenne, 30 Mai 1643, T. III, p. 673, l. 9) le P. ATHANASE KIRCHER a décrit l'expérience du P. Grandamy dans *Magnes sive Arte Magnética opus tripartitum*, L. II, P. V, Sect. I Proposit. VI, Problème IV, 3e édition, Rome 1654, p. 310-312. Cf. *Oeuvres de Descartes*, T. III, p. 521-522 et p. 524, note).

(50) Descartes au Père Grandamy, 2 Mai 1644, T. IV, p. 122, ligne 7.

(51) C. DE LA ROCHEMONTEIX, *Le Collège...* T. IV, p. 76. Il n'indique pas la source à laquelle il a puisé.

BAILLET atteste que Descartes est retourné à La Flèche. «Il (Descartes) n'a point fait de voyage en France, après en avoir quitté le séjour, qu'il ne leur ait rendu (à ses Maîtres) ses devoirs par de fréquentes visites et qu'il ne se soit détourné du grand chemin de Rennes pour retourner à La Flèche faire honneur de son éducation et recueillir ses anciennes connoissances». (*La Vie*, T. I, p. 33). Le fait est catégoriquement affirmé par l'honnête Baillet; mais il ne donne aucune date parce que ce passage est écrit au moment où Descartes

vait bientôt lui manquer, car il allait quitter l'Europe pour n'y plus revenir. Descartes ne trouva pas le P. Vatier à La Flèche. En 1642, il fut envoyé à Orléans pour y vaquer au ministère apostolique, ce qui ne se prête pas, comme la fonction de l'enseignement, à la propagande des idées philosophiques. ⁽⁵²⁾

Ce voyage de 1644 fut marqué, à Paris, par un événement heureux. Sur le conseil du P. Dinet, qui aplanit les voies, Descartes consentit à faire visite au P. Bourdin. L'en-

quitte le Collège. Descartes alla en France en 1644, 1647 et 1648. Toutes les vraisemblances sont en faveur de 1644, car, le 2 Mai de cette année, il annonce, non seulement au P. Grandamy, mais encore au P. Mesland (Cf. T. IV, p. 120, 1.21) son prochain départ. Cependant, M. ADAM a élevé des doutes sur la réalité de ce voyage (Cf. *Oeuvres de Descartes*, T. IV, page 659, Lettre 347. *Vie...*, p. 438). 1ère Objection: «...en 1644, le P. Mesland semble bien avoir envoyé, le 22 Octobre, les objections que Descartes demandait dans la lettre du 2 Mai, et qui auraient dû lui être remises de la main à la main, à La Flèche même, entre Juillet et Septembre, s'il s'y était arrêté» (T. IV, p. 659). Ce passage contient une erreur matérielle: dans cette lettre du 2 Mai, Descartes ne demande pas l'envoi d'objections, puisqu'il les a déjà reçues et y répond. (Cf. T. IV, p. 111-120). Il prie, au contraire, le P. Mesland de ne pas «se donner la peine de lui envoyer ce qu'il vous a plu, dit-il, écrire sur le sujet de mes Méditations pource que j'espère aller en France bientôt...» (T. IV, p. 120, 1.21). Il s'agit de cet Abrégé que Mesland expédia le 22 Octobre 1644 et que Descartes ne reçut qu'au commencement de Février 1645. De prime abord, cette rectification semble plutôt renforcer l'objection de M. Adam. Car, si Descartes a été à La Flèche, il a dû y prendre connaissance de l'Abrégé, et alors, à quoi bon le lui expédier quelques mois plus tard? C'est donc que Descartes n'avait pas été à La Flèche. La réponse semble facile. Prenons l'hypothèse que Descartes a été à La Flèche et y a lu l'Abrégé: connaissant l'écrit, Descartes ne devait pas tenir à s'en embarrasser dans le voyage; son intérêt n'était-il pas plutôt de le laisser au Collège de La Flèche comme moyen de propagande? En tout cas, le P. Mesland n'expédia son Abrégé que le 22 Octobre, précisément pour donner à Descartes le temps de rentrer en Hollande, où le paquet n'arriva qu'en Février 1645.

2ème Objection: parlant du voyage de 1644, M. Adam écrit: Aller à La Flèche «c'eût été un détour qu'il ne fit point, s'il est vrai qu'il suivit l'itinéraire indiqué par Baillet: Orléans, Blois, Tours et Nantes, c'est-à-dire le cours de la Loire» (*Vie...*, p. 438). Il ajoute plus loin (p. 440): «Le 19 Septembre, on le retrouve à Angers, en chemin pour Paris. Pas plus qu'à l'aller, il ne paraît s'être détourné de sa route pour revoir La Flèche.» Cette conclusion dubitative: «ne paraît» est modérée, puisque, en définitive, nous n'avons pas la preuve que le «détour pour retourner à La Flèche», si explicitement indiqué par Baillet, ait eu lieu en 1644. Mais, nous semble-t-il, les apparences sont en faveur de cette date, pour les raisons ci-dessus alléguées, et parce que l'arrêt signalé à Angers permettait à Descartes d'aller facilement à La Flèche.

(52) L'itinéraire du voyage de Descartes porte un arrêt à Orléans (Cf. *supra*, p. V Note); il peut se faire que Descartes y ait appris la présence du P. Vatier dans cette ville.

trevue fut cordiale et la réconciliation complète. Peu après, Descartes communiqua ses impressions au P. Dinet: «J'ay eu, ces jours passez, beaucoup de satisfaction d'avoir eu l'honneur de voir le Révérend Père Bourdin, et de ce qu'il m'a fait espérer la faveur de ses bonnes grâces. Je scay que c'est particulièrement à vous que je dois le bon-heur de cet accommodement; aussi vous en ay-je une très particulière obligation...» (53) En témoignage de sa confiance. Descartes pria le P. Bourdin de distribuer «à ceux de vos Pères de qui, dit-il, j'ay l'honneur d'estre connu..., une douzaine d'exemplaires de ma Philosophie, en ayant retenu un pour vous.» Il désigne «les Révérends Pères Charlet, Dinet, F., (54) son ancien Maistre, Vatier, Fournier, Mesland, Grandamy, etc.» (55). Les exemplaires des Pères Charlet et Dinet étaient accompagnés de lettres d'envoi. Celle adressée au P. Dinet débutait ainsi: «Voicy, enfin, les principes de cette malheureuse Philosophie que quelques-uns ont tasché d'étouffer avant sa naissance. J'espère qu'ils changeront d'humeur en la voyant, et qu'ils la trouveront plus innocente qu'ils ne s'estoient imaginé.» (56)

La lettre au Père Charlet est beaucoup plus significative. Elle est dictée par la reconnaissance et par l'intérêt. «Je vous suis obligé, dit-il tout d'abord, de tous les fruits que je puis tirer de mes estudes, veu les soins que vous avez pris de mon institution en ma jeunesse.» (57) Convaincu de la haute influence que la charge d'Assistant donne au P. Charlet, il poursuit: «...Je scay combien vous pouvez pour empêcher que mes bonnes intentions ne soient mal interprétées par ceux de votre Compagnie qui ne me connoissent pas». (58) Aussi, pour l'aider à remplir ce rôle amical,

(53) *Descartes au Père Dinet*, Paris, Octobre 1644, T. IV, p. 142-143, l. 17.

(54) Il s'agit du Père Fournet (Cf. p. V) et non, comme le conjecture M. Adam (T. IV, p. 1444, note) du Père Jean François.

(55) *Descartes au P. Bourdin*, Paris, Oct. 1644, T. IV, p. 143-144, l. 11.

(56) *Descartes au P. Dinet*, Paris, Octobre 1644, T. IV, p. 142, l. 2.

(57) (58) (59) *Descartes au P. Charlet*, Paris, Oct. 1644, T. IV, p. 140, l. 5-11; p. 141, l. 6-13.

s'efforce-t-il de dissiper les objections et les nuages qu'on a soulevés d'avance contre sa Philosophie: «Je scay qu'on a crû que mes opinions estoient nouvelles; et toutesfois on verra icy que je ne me sers d'aucun principe qui n'ait été receu par Aristote et par tous ceux qui se sont jamais meslez de philosophie.» ⁽⁵⁹⁾ Ce paradoxe nous est déjà connu. Mais, voici du nouveau: «On s'est aussi imaginé que mon dessein estoit de réfuter les opinions receuës dans les Ecoles et de tascher à les rendre ridicules; mais on verra que je n'en parle non plus que si je ne les avais jamais apprises.» ⁽⁶⁰⁾ C'est beaucoup dire; s'il ne les refute pas directement, il les rejette de la façon la plus désobligeante en les passant sous silence, c'est-à-dire en les traitant par le mépris. La lettre s'achève par une prévision où se montre bien le robuste optimisme du philosophe: «Enfin, on a espéré que, lorsque ma Philosophie paroistroit un jour, on y trouverait quantité de fautes, qui la rendroient facile à réfuter; et moy, au contraire, je me promets que tous les meilleurs esprits la jugeront si raisonnable, que ceux qui entreprendront de l'impugner n'en recevront que de la honte... À quoy si vous contribuez quelque chose par vostre autorité et vostre conduite, comme je scay que vous y pouvez beaucoup, ce sera un surcroist aux grandes obligations que je vous ay desjà.» ⁽⁶¹⁾

On peut juger, d'après les réponses de Descartes qui nous ont été conservées, de la bienveillance avec laquelle les P.P. Dinet et Charlet, dans leurs lettres de remerciement, avaient accueilli l'hommage des *Principes* ⁽⁶²⁾.

Détachons quelques phrases de la réponse au P. Dinet: «Je ne vous scaurois exprimer combien j'ay de ressentiment

(60) Descartes au P. Charlet, Paris, Octobre 1644, T. IV, p. 140, l. 5-11 p. 141, l. 6-13.

(61) Descartes au P. Charlet, Paris, Octobre 1644, T. IV, p. 141, l. 14.

(62) Ces lettres sont perdues. Descartes répondit aussi, vers la même époque (9 Fév. 1645) au P. Bourdin (T. IV, p. 160); mais il ne répond pas, comme pour les Pères Dinet et Charlet, à une lettre de remerciement, parce que le P. Bourdin avait dû déjà remercier Descartes de vive voix à Paris, pour l'hommage des *Principes*.

des obligations que je vous ay, lesquelles sont extrêmes, en ce que je me persuade que vostre faveur et vostre conduite sont causes, qu'au lieu de l'aversion de toute vostre Compagnie dont il sembloit que les préludes du Révérend Père Bourdin m'avoient menacé, j'ose maintenant me promettre sa bien-veillance. J'ai receu des lettres du Révérend Père Charlet qui me la font espérer... M'estant meslé d'écrire une Philosophie, je sçay que vostre Compagnie seule peut plus que tout le reste du monde, pour la faire valoir ou mépriser... Je n'ay pas peu de satisfaction d'apprendre que vous avez pris la peine de la lire et qu'elle ne vous est pas désagréable.» (63)

La lettre au Père Charlet est beaucoup plus explicite. Descartes lui parle à cœur ouvert, ou, comme il dit, «lui ouvre ses sentiments», «le considérant comme son père». Nous avons là une véritable confession qui nous révèle le fond même de l'âme du philosophe. C'est pourquoi elle mérite d'être reproduite tout au long:

«...Ayant de très grandes obligations à ceux de vostre Compagnie, et particulièrement à vous, qui m'avez tenu lieu de Père pendant tout le temps de ma jeunesse, je serois extrêmement marri d'estre mal avec aucun des membres dont vous êtes le Chef au regard de la France. Ma propre inclination et la considération de mon devoir me porte à désirer passionnément leur amitié; et, outre cela, le chemin que j'ay pris en publiant une nouvelle Philosophie, fait que je puis recevoir tant d'avantage de leur bienveillance et, au contraire, tant de désavantage de leur froideur, que je croy qu'il suffit de connoistre que je ne suis pas tout-à-fait hors de sens, pour assurer que je feray toujours tout mon possible pour me rendre digne de leur faveur. Car, bien que cette Philos(ophie) soit tellement fondée en démonstrations, que je ne puisse douter qu'avec le temps elle ne soit généralement receuë et approuvée, toutesfois, à cause qu'ils sont la plus grande partie de ceux qui en peuvent juger,

(63) Descartes au P. Dinet, 9 Février 1645, T. IV, p. 158-159.

si leur froideur les empeschoit de la vouloir lire, je ne pourrois espérer de vivre assez pour voir ce temps-là; au lieu que, si leur bienveillance les convie à l'examiner, j'ose me promettre qu'ils y trouveront tant de choses qui leur sembleront vraies, et qui peuvent aisément être substituées au lieu des opinions communes, et servir avec avantage à expliquer les vérités de la Foy, et même sans contredire au texte d'Aristote, qu'ils ne manqueront pas de la recevoir, et ainsi que, dans peu d'années, cette Philosophie acquerra tout le crédit qu'elle ne pourroit acquérir sans cela qu'après un siècle. C'est en quoy j'avoüe avoir quelque interest; car, estant homme comme les autres, je ne suis pas de ces insensibles qui ne se laissent point toucher par le succez; et c'est aussi en quoy vous me pouvez beaucoup obliger. Mais j'ose croire aussi que le public y a intérêt, et particulièrement votre Compagnie; car elle ne doit pas souffrir que des vérités qui sont de quelque importance soient plustost receuës par d'autres que par elle.» (64)

Vraiment, après tout ce qui précède, on a le droit de répéter que «l'histoire des *Principia Philosophiæ* est dominée tout entière par la préoccupation des Jésuites.» (65)

Dans les *Principes* mêmes on trouve plus d'une trace de la complaisance qui mit Descartes à les satisfaire. La critique de la liberté d'indifférence qu'on trouve dans les *Méditations* ne pouvait agréer aux philosophes et aux théologiens de la Compagnie. Car, si on dénie à la volonté, en présence d'un acte qui lui est proposé, le pouvoir d'agir ou de ne pas agir ou d'agir en un sens, ayant la possibilité d'agir en sens contraire (66), il devient impossible de concilier

(64) Descartes au P. Charlet, 9 Février 1645, L. IV, p. 156-158; I.10.

(65) E. GILSON, *La Liberté...*, p. 332.

(66) *Illud agens liberum dicitur, quod, positis omnibus requisitis ad agendum, potest agere et non agere, aut ita agere unum ut contrarium etiam agere possit.* (MOLINA, *Concordia liberi arbitrii cum gratiae donis, divina Praescientia, Providentia, Praedestinatione et Reprobatione ad nonnullos primae partis D. Thomae articulos*, Disputat. II Edition de Lisbonne, 1588.

La Liberté se présente dans cette définition sous un double aspect. Si l'on considère simplement la possibilité qu'à la volonté d'agir ou de ne pas agir, c'est la liberté quant à l'exercice de l'acte (*quoad exercitium actus*); on l'appelle

la liberté humaine avec la grâce divine, comme le fait si heureusement Molina dans la *Concordia gratiae et liberi arbitrii*.

Force est de recourir à la prédétermination physique des Thomistes que les Jésuites sont unanimes à repousser comme attentatoire à la liberté. C'est pourquoi Descartes jugea prudent de rétablir dans les *Principes* ⁽⁶⁷⁾ cette liberté d'indifférence supprimée dans les *Méditations*.

Ce changement ne fut pas inspiré à Descartes par l'unique souci d'assurer le succès de sa Philosophie. A ce motif intéressé vint se joindre, pour déterminer son attitude, un motif de conscience. C'est la lecture du *De Libertate* de Gibieuf, paru en 1630, qui avait porté Descartes à rejeter la liberté d'indifférence, qu'on lui avait enseignée à La Flèche, et à embrasser la doctrine thomiste. Mais, depuis lors, des faits graves s'étaient accomplis. Par les soins de Froimond, l'*Augustinus* avait paru en 1640. Dans les polémiques qu'il provoqua, la ressemblance compromettante du système de la prédétermination avec la théorie de Jansénius fut souvent signalée, tandis que la doctrine de Molina échappait, au contraire, à tout reproche de Jansénisme. La thèse fondamentale de l'*Augustinus* reposait sur la critique de la liberté d'indifférence. Or l'*Augustinus* était un livre interdit par l'autorité ecclésiastique et sous le coup d'une condamnation qu'on regardait comme imminente. La résolution de Descartes ne pouvait être autre que celle adoptée dans les *Principes*. Car, dans l'espèce, l'intérêt du philosophe se confondait avec le devoir du chrétien, que nous avons toujours vu très attentif à suivre les décisions de l'Eglise.

Autre indice de complaisance. Le système qu'il a imaginé pour remplacer ceux de Copernic et de Tycho-Brahé,

aussi liberté de contradiction. Si l'on considère, en outre, que la volonté peut indifféremment choisir un acte ou l'acte contraire, c'est la liberté quant à la spécification de l'acte (*quoad specificationem actus*): c'est alors la parfaite liberté. On l'appelle aussi liberté de contrariété.

(67) Libertatis autem et indifferentiae, quae in nobis est, nos ita conscios esse, ut nihil sit quod evidentius et perfectius comprehendamus (*Principia*, P. I, § 41).

est, on l'a noté ⁽⁶⁸⁾, tellement artificiel qu'il semble une précaution habile pour ne pas effaroucher les tenants de l'opinion de Ptolémée.

Mais on a des marques plus précises du désir particulier qu'il avait de s'attirer la bienveillance des Jésuites. C'est un fait bien connu que Descartes n'est pas prodigue de citations et que les noms propres sont rares sous sa plume. Cela est vrai d'une façon générale et on peut le vérifier en ce qui concerne les *Principes de Philosophie*. En plus de 300 pages, Descartes cite dix noms propres et, si l'on en retire Aristote et Démocrite, Ptolémée, Tycho-Brahé et Copernic qui étaient inévitables, il nous reste cinq noms de savants: Gilbert, Grassius, Pontanus, Regiomontanus et Schneiner. Gilbert doit être mis hors de cause ainsi que Regiomontanus; mais nous savons que Grassius, ou Grassi, était un Jésuite ⁽⁶⁹⁾; Pontanus était un jésuite ⁽⁷⁰⁾; Scheiner était un jésuite, et Descartes prend soin de le noter, ainsi que l'excellence de ses observations sur les taches du soleil dont l'exactitude ne laisse rien à désirer ⁽⁷¹⁾. Trois Jésuites sur cinq savants cités en trois cents pages, c'est vraiment une forte proportion, et il n'est guère permis de penser qu'elle est due au hasard ⁽⁷²⁾.

Au cours de l'ouvrage, mais spécialement à la fin de la première et de la quatrième Parties, Descartes affirme hautement son respect pour la Révélation et soumet toutes ses opinions à l'autorité de l'Eglise Catholique. ⁽⁷³⁾

S'étant imaginé qu'il avait conquis la bienveillance de toute la Compagnie, ⁽⁷⁴⁾ Descartes fut très désagréablement surpris d'apprendre par le P. Mersenne qu'un Jésuite émi-

(68) Cf., *supra*.

(69) *Principia...* P. III, § 128. Mais il faut noter qu'il rectifie Grassi. Cf. T. IV, p. 151, note α.

(70) *Principia...* P. III, § 35.

(71) *Principia...* P. III, § 35.

(72) E. GILSON, *La Liberté...*, p. 335-336.

(73) *Principia...* P. I. § 76... Haec omnia, tum Ecclesiae Catholicae auctoritati, tum prudentiorum judiciis submitto (*Ibidem*, P. IV, § 207).

(74) Cf. *supra*.

ment, le P. Honoré Fabri, l'avait attaqué dans sa *Philosophia Universa* qui venait de paraître. ⁽⁷⁵⁾ Ainsi exprime-t-il à son amie désir de voir «la nouvelle Philosophie du P. Fabri, puisque vous dites qu'on la préfère à la mienne et qu'elle luy est opposée.» ⁽⁷⁶⁾ Il songe déjà à «se défendre contre toute la Société.» ⁽⁷⁷⁾ Cette fâcheuse nouvelle confirma les soupçons dont il avait fait part au Père Charlet dans une lettre écrite vers la fin d'Août 1646 où on lit: «...Pource qu'il y a ici quelques personnes, qui me veulent persuader que plusieurs des Pères de vostre Compagnie parlent désavantageusement de mes écrits, et que cela incite un de mes amis à écrire un traité dans lequel il veut faire une ample comparaison de la Philosophie qui s'enseigne dans vos écoles avec celle que j'ay publiée, afin qu'en montrant ce qu'il pense estre mauvais en l'une, il fasse d'autant mieux voir ce qu'il juge meilleur en l'autre; j'ay crû ne devoir pas consentir à ce dessein que je ne vous en eusse auparavant averty, et supplié de me prescrire ce que vous jugez que je dois faire.» ⁽⁷⁸⁾ C'est, manifestement une réédition de la

(75) *Philosophia Universa per Propositiones digesta et in breve Compendium reàacta, cum suis momentis rationum*, Lyon 1646. Sur le P. FABRI, Cf. T. II de cette Histoire, p. 38-40.

(76) (77) Descartes à Mersenne, 7 Septembre 1646; T. IV, p. 498, l. 4; p. 499, l. 7.

Descartes écrit le 9 Février 1645 à l'abbé Picot: «J'ay reçu des lettres du Père Charlet, du Père Binet, du Père Bourdin et de deux autres Jésuites, qui me font croire que la Société veut être de mon parti» (T. IV, p. 176, § J'ay reçu).

(78) Descartes au Père Charet, Août 1646, T. III, p. 270, l. 1. Monsieur ADAM avait d'abord daté cette lettre: Décembre 1640? Il a rectifié l'erreur en renvoyant la lettre au mois d'Août 1646 (Vie..., p. 365). Mais voici une autre erreur: «Avant même d'avoir vu le livre (du Père Fabri), il (Descartes) écrivit au Père Charlet qu'il croyait toujours assistant du général à Rome et qui était maintenant Provincial à Paris». Monsieur Adam suppose que Descartes «qui, comme d'habitude, s'émuet plus que de raison» s'est plaint au Père Charlet du livre du Père Fabri. C'est inexact; car Descartes, après avoir appris de Mersenne l'existence de ce livre et l'avoir prié de le lui envoyer, pour qu'il le réfute «si la chose le mérite», ajoute: «Mais je voudrais bien savoir auparavant des nouvelles du Père Charlet, auquel il y a huit ou quinze jours que j'ay écrit, et apprendre au vrai en quels termes ceux de la Société parlent de mes écrits». (T. IV, p. 498, l. 9). Donc, quand Descartes écrivit cette lettre, il ignorait encore l'existence de la *Philosophia Universa* du Père Fabri et,

manceuvre tentée en 1640. Mais, cette fois, après les protestations de reconnaissance envers la Compagnie, tant de fois répétées et qu'il renouvelle encore dans cette lettre ⁽⁷⁹⁾ Descartes ne pouvait décemment entrer lui-même en scène: il met en avant un ami et se cache derrière lui.

En homme qui connaît de vieille date la susceptibilité toujours en éveil de Descartes, le P. Charlet, sans prendre au tragique ni même, peut-être, au sérieux la menace, répondit avec présence et largeur d'esprit: «Il ne trouvera point mauvais, si, sans attaquer personne en particulier, on dit son sentiment, en général, de la Philosophie qui s'enseigne communément partout.» ⁽⁸⁰⁾

L'annonce de ce projet n'était, sans doute, qu'une feinte, car la calme réponse du P. Charlet suffit à refroidir notre philosophe qui battit habilement en retraite «...Pource qui avoit été commencé par un de mes amis ne m'a pas satisfait, je l'ay prié de ne point continuer; et, afin de pouvoir mieux user de toute la circonspection et retenue qui sera requise pour que cela n'offense personne, je pense que je prendray moi-même la plume...» ⁽⁸¹⁾. Cette fois, le projet annoncé se réalisera sous la forme d'une «Préface», où est

partant, il n'a pu s'en plaindre. La lettre même le prouve, car il dit simplement: on veut me persuader que plusieurs Pères de votre Compagnie parlent (C'est moi que souligne) désavantageusement de mes écrits.»

Il y a mieux. Signalant au Père Noël cette lettre au P. Charlet, Descartes dit expressément: «Et si je me plains à luy, ce n'estoit point qu'il y eust aucuns écrits imprimez contre moy, car cela ne sauroit jamais m'offenser...» (Lettre du 14 Décembre 1646, T. IV, p. 585, 1-8). Nous avons vu, en effet, qu'au moment où Descartes écrivit au Père Charlet il ne connaissait pas encore l'apparition de «l'écrite» du P. Fabri. Nous avons vu aussi que l'annonce de cette nouvelle lui avait causé un vif émoi qui contraste avec la belle assurance qu'il montre ou affecte dans sa lettre au Père Noël. Montre ou affecte? Lequel des deux? Descartes étant «ondoyant et divers», il est difficile de choisir.

(79) Cf. T. III, p. 270, 1-12.

(80) La lettre du Père Charlet est perdue. Mais, dans sa lettre de remerciement, Descartes a reproduit le passage que nous citons, au moins quant au sens. Cf. T. IV, p. 587, 1-7-10.

(81) Descartes au P. Charlet, 14 Décembre 1646, T. IV, p. 588, 1-1.

esquissée un parallèle entre la Philosophie ancienne et la Philosophie nouvelle, et qui parut en 1647, en tête de la traduction française des *Principes*. (82)

Ce fut seulement en Mars 1647 (83) que Descartes, rendant une visite à son ami Huyghens, put enfin «feuilleter» le livre du P. Fabri et constater qu'il s'était allarmé sans raison: «Autant qu'il s'en souvient (car je n'en marquay rien, sinon en ma mémoire), écrit-il à Mersenne, c'est un homme qui a beaucoup d'esprit et beaucoup d'ardeur; mais il me semble qu'il va trop viste pour pouvoir establir quelque chose de solide» Et il apporte en «preuve» que le P. Fabri «a bien mal entendu ses escrits», car, en parlant de la matière subtile, «il dit qu'elle est la lumière»; mais, poursuit Descartes, «je n'ay jamais dit que la matière subtile fust la lumière, ny aussy qu'elle fust la pesanteur, mais qu'elle a plusieurs diverses actions, l'une desquelles excite en nous la lumière, et l'autre fait descendre les corps pesants sur la terre. Et ces deux actions ne s'empeschent aucunement l'une l'autre, ainsy que j'ay assez prouvé; mesme la démonstration en est si claire par les règles des Méchaniques que je n'ay pu avoir bonne opinion d'un homme qui escrit de *motu* (84), et qui ne l'a pas entenduë; c'est pourquoy, après avoir vû cela, je n'ay plus fait que parcourir les titres de son livre, et je n'ay ay rien rencontré, qui m'ait donné envie d'en voir davantage.» (85) On trouvera, sans doute, que Descartes encourt, lui-même, le reproche fait au P. Fabri: «Il va trop viste».

(82) Cf. supra, p.

(83) Cf. T. IV, p. 636, 1.8-9 et p. 624, 1.5-6.

(84) Cette allusion indique que Descartes avait reçu, comme l'affirme BAILLET (La Vie... T. II, page 300) un autre ouvrage du Père Fabri, publié par son disciple, le Père Mousnier: *Tractatus Phisicus de motu locali*. Autore Petro Mosnerio, Doctore Medico. Cuncta excerpta ex Practicectionibus R. P. Hon. Fabry, S. J. Lyon 1646.

(85) Descartes à Mersenne, 26 Avril 1647, T. IV, p. 636-637, 1.12.

Le Père Fabri, pas plus que ses confrères, n'avait songé à «opposer» ⁽⁸⁶⁾ sa Philosophie à celle de Descartes, comme celui-ci se le figura quelque temps. Plus tard, devenu célèbre par de nombreux ouvrages sur la Philosophie, la Physique et les Mathématiques, l'auteur de la *Philosophia Universalis* fut accusé de Cartésianisme par les Péripatéticiens intransigeants, qui ne pouvaient lui pardonner son indépendance dans l'interprétation d'Aristote et son audace à proposer des solutions nouvelles. En réalité, c'était un aristotélilien modéré, esprit ouvert, qui ne jurait point sur la parole du Maître ou de ses Commentateurs. Comme cette accusation prit de la consistance, il crut devoir y répondre dans trois lettres adressées au Père Pardies ⁽⁸⁷⁾ qui professa les Mathématiques avec éclat au Collège Louis-le-Grand.

Pendant que Descartes, inquiet des critiques que le P. Fabri, au dire de Mersenne, avait dirigées contre sa Philosophie, attendait, pour être fixé, d'avoir lu l'ouvrage, l'attitude bienveillante d'un autre Jésuite vint à propos lui fournir une compensation. Son ancien répétiteur de Philosophie à La Flèche, le Père Noël, lui fit hommage, en 1646, de ses deux opuscules: *Les Aphorismes Physiques ou Principes de la Physique Péripathéticienne brièvement et clairement proposée*, et *Le Soleil en tant que flamme*. ⁽⁸⁸⁾

(86) «...Pour ce qu'on vous avoit dit qu'il (le Père Fabri) escrivoit toute la Philosophie beaucoup mieux et en meilleur ordre que je n'ay fait, je pensois que les Jésuites eussent le dessein de l'opposer à moi, et, en ce cas, je serois obligé de voir son livre, afin de tascher de me défendre.» (Descartes à Mersenne, 2 Novembre 1646, T. IV, p. 554, l.2).

(87) PATRIS HONORATI FABRI *Societatis Jesu ad Patrem Ignatium Gastonem Pardesium ejusdem Societatis Epistolæ tres de sua Hypothesi philosophica*, Mayence 1674. Sur le P. Pardies, voir le T. II de cette Histoire, p. 38, n. 5.

(88) *Aphorismi physici seu Physicæ Peripateticæ Principia breviter ac dilucide proposita*, La Flèche 1646.

Sol Flamma sive tractatus de Sole, ut flamma est, ejusque pabulo, Paris, 1646. On trouve aussi dans ce petit volume: *Aphorismi Analogici parvinandi ad magnum et magni ad parvum* du P. BOURDIN.

Après avoir reçu ce dernier, Descartes écrivait à l'auteur «...Outre que je tiens à honneur d'y estre cité en la page cinquième, j'ay esté bien-aise que les Pères de vostre Compagnie ne s'attachent pas tant aux anciennes opinions, qu'ils n'en osent aussi proposer de nouvelles. Pour les *Aphorismi Physici*, je ne les ay point encore veus, mais on m'a promis de me les envoyer à la première occasion.» (89)

Quand Descartes ouvrit les *Aphorismes physiques*, il aurait remarqué avec satisfaction que, dans la Dédicace du livre à Urbain de Maillé, marquis de Brézé, maréchal de France, ancien élève de La Flèche, le Père Jean Deriennes (90) resume ainsi le but de l'auteur: «Recueillir tout ce qui est digne d'approbation dans la Philosophie d'Aristote, de René Descartes et des Chimistes eux-mêmes.» (91) Tout péripatéticien qu'il était, le P. Noël ne se montrait donc pas exclusif. Poussé, sans doute, par une sympathie mal éclairée pour Descartes, partisan du plein, il eut la malencontreuse idée de combattre les *Nouvelles Expériences touchant le Vuide*, par Pascal. (92)

Le rêve, longtemps caressé par Descartes, d'introduire sa Philosophie dans les Collèges de la Compagnie et, par là, de lui conquérir droit de cité dans l'enseignement public, ne se réalisa jamais. Notre philosophe finit, ce semble, par le pressentir et se résigner, si l'on s'en rapporte à cette phrase mélancolique, écrite le 14 Août 1649, six mois avant sa mort, à l'abbé Picot en lui envoyant les *Passions de l'âme*:

(89) Descartes au Père Noël, 14 Décembre 1646, T. IV, p. 584-585, l. 12.

(90) JEAN DERIENNES, né à Dieppe, le 21 Janvier 1590, entra chez les Jésuites, à Paris, le 16 Septembre 1612.

(91) ...Quae probantur in philosophia sive Aristotelis, sive Renati Descartes et ipsorum chemicorum omnia colligere. (J. DERIENNES, Dedicace).

(92) Cf. BAILLET (*La vie...* T. II, p. 285).

ESTIENNE NOEL, *LE PLEIN DU VUIDE ou le corps dont le vuide apparent des expériences nouvelles est remply trouvé par d'autres expériences, confirmé par les mesmes et démontré par raisons physiques*, Paris, 1648, Cf. MAYNARD, *Pascal, sa vie et son caractère, ses écrits et son génie*. T. I, p. 184, sqq. Paris, 1850.

«...Je prévois que ce Traité n'aura pas meilleure fortune que mes autres écrits».

Pour juger équitablement l'attitude de la Compagnie, il faut distinguer dans l'œuvre de Descartes entre la partie scientifique et la partie proprement philosophique.

La direction officielle des études resta contraire aux tendances cartésiennes: en tant que Corps enseignant, l'Ordre s'opposa à l'introduction de la Philosophie de Descartes dans ses Scolasticats et ses Collèges. Les disciples proprement dits furent très rares; du vivant de Descartes, les Pères VATIER et MESLAND; après sa mort, le Père ANDRE et ceux qui le suivirent dans sa réactions contre l'Aristotélisme. Il y en eut d'autres assurément; mais ce sont les seuls dont l'histoire ait relevé les noms. ⁽⁹³⁾ Cette opposition des Jésuites avait sa raison d'être: l'avenir leur a donné raison, car les opinions métaphysiques de Descartes et Malebranche ont été plus ou moins abandonnée par la plupart des philosophes.

Mais, parmi les Jésuites qui enseignèrent les sciences, au temps de Descartes et après son époque, un bon nom-

(93) En dehors de la France, Descartes eut aussi des admirateurs, vg. en Belgique, les Pères DER-KENNIS et TACQUET. Cf. MONCHAMP, *Histoire du Cartésianisme en Belgique* p. 277-294. G. SORTAIS, T. II de cette *Histoire*, p. 244-246.

Nous avons vu que le Père CIERMANS s'était montré sympathique et encourageant. Cf. *supra*.

En Italie, le Père JEAN-BAPTISTE TOLOMEI (1653-1726), créé cardinal en 1712 par Clément XI, professa brillamment la Philosophie au Collège romain. LEIBNIZ le qualifie de *Vir Summus*. Dans son grand ouvrage: *Philosophia mentis et sensuum secundum utramque Aristotelis methodum pertractata metaphysice et empirice* (Rome 1686, 1702 et Dillingen 1698), on retrouve les échos de la pensée cartésienne. Cf. G. SORTAIS, *Histoire de la Philosophie ancienne, depuis la période présocratique jusqu'à la fin de la Renaissance*, n. 86, § X, p. 439, Paris 1911. Par exemple: *Nihil certius et evidentius cuicumque homini sano quam se ipsum esse et existere in rerum natura. Haec autem veritas recogitata mensura et regula esse debet ad quam examinandae sunt reliquae veritates, quae sciri possunt... Sat est ut attenta reflexione tibi ipsi cogitanti dicas: Ego sum et existo et non sum nihil, statim cognosces tam indubitanter hoc ipsum, ut nullus sophista vel cavillator efficere possit ut dubites utrum existas vel non* (*Philosophia mentis... Elementa Philosophiae sive Logico-Grammatica*, Lib. I, Thes I, p. 2, Rome 1702).

bre se montrèrent accueillants pour les «opinions nouvelles», tels que les Pères FOURNIER, NOEL, RAPIN, AUBERT, REGNAULT, DU BAUDORY, PAULIAN.

Ceux mêmes qui attaquèrent Descartes dans leurs ouvrages le firent avec des égards, mêlant l'éloge à la critique, vg. les Pères FABRI, PARDIES, DANIEL, DE TOURNE-MINE, DU TERTRE, HARDOUIN, BUFFIER. Plusieurs, et des plus marquants, comme le Père Buffier, n'ont combattu la Philosophie cartésienne que sur certains points et ont reconnu de bonne grâce comme le Père Le Valois, que Descartes avait «trouvé une infinité de belles choses». Cette sympathie alla grandissant dans le cours du XVIIIème siècle, sans doute parce que les Jésuites, notamment les Journalistes de Trévoux, virent d'abord en Descartes, défenseur résolu de la spiritualité de l'âme et de l'existence d'un Dieu infiniment parfait, un allié précieux dans leurs luttes contre les Encyclopédistes et les prétendus Philosophes. Le témoignage le plus retentissant de cette bienveillance croissante se trouve dans l'œuvre qui remporta le prix d'éloquence mis au concours en 1754, par l'Académie Française. Le lauréat, un jeune religieux de la Compagnie, le P. ANTHOINE GUENARD, dans son *Discours sur l'Esprit Philosophique*, fit du Philosophe français opposé à Aristote un éloge qui dépasse singulièrement la mesure. ⁽⁹⁴⁾ C'est l'indice d'un changement survenu dans les esprits car, cinquante ans plus tôt, les Jésuites n'auraient pas permis l'impression de ce panégyrique outré.

Cette persistante sympathie des Jésuites pour Descartes se comprend et les honore. Comment auraient-ils pu oublier que ce génie, grand malgré ses erreurs, avait été

(94) ANTHOINE GUENARD, né à Damblin, en Lorraine, le 25 Décembre 1725, entra dans la Compagnie de Jésus à Nancy, en Octobre 1744. C'est à l'Université de Pont-à-Mousson, dirigée par les Jésuites, qu'il fit ses études philosophiques et théologiques. Il avait 28 ans en 1755 lorsque son *Discours* fut couronné par l'Académie.

leur élève et que cet ancien élève, en dépit des fautes passagères de son humeur ombrageuse, était profondément attaché à ses anciens maîtres, qu'il était resté si fidèle à l'éducation reçue à La Flèche qu'en pays huguenot on le qualifiait de Jésuite déguisé, qu'enfin et surtout il avait «soutenu la cause de Dieu» contre les athées et les libertins? (95)

Comment s'étonner de cette attitude bienveillante des Jésuites pour Descartes, quand on se rappelle quels liens tendres et forts établit la paternité intellectuelle, morale, religieuse entre les Maîtres et leurs disciples?



G A S T O N

S O R T A I S

(95) Pour la preuve des assertions qui précèdent, voir G. SORTAIS, *Le Cartésianisme chez les Jésuites Français, aux XVIIe et XVIIIe siècles*, dans les «Archives de philosophie». Vol. VI p. 253-361.